

(Correspondance du Daily Advertiser de New York.)

Lettre de O. P. Z., sur Armand Carrel.

Paris, 28 juillet. Messieurs,

La première fois que je me trouvais avec Armand Carrel, ce fut chez David, le sculpteur. Il y avait là une réunion complète de philosophes et savants et quoique je fus un bien obscur individu, cependant je dus inviter de la manière la plus cordiale à assister. Un grand dîner se donna chez l'artiste, véritable dîner à la française, c'est-à-dire entremêlé de gaieté, de raison et surtout assaisonné d'un feu roulant de propos aimables et pleins d'esprit.

naissance d'Armand Carrel. Depuis cette époque des années se sont écoulées; je l'ai vu toujours et n'ai jamais cessé de l'honorer. Je me rappellerai qu'à une autre partie chez David j'eus avec lui après le dîner une conversation qui dura près d'une heure. Le sujet roulait sur les défectuosités de la constitution de l'Angleterre, à la comparer avec celle des États-Unis. Il avait parfaitement étudié les privilèges et les attributs des deux pouvoirs législatifs du royaume, et les trouvait l'un et l'autre entièrement abusifs.

ce que nous voulons; tout le monde peut nous comprendre; et certes, si nous ne savions pas que vous êtes un honnête homme, vos écrits laisseraient cette opinion de vous, que vous cherchiez à mettre en place les hommes de l'opposition dynastique. "Les misérables!" lui ai-je entendu dire une autre fois en parlant de certains anarchistes. "Ils s'imaginent que c'est servir la cause du républicanisme en faisant usage de la force et de la violence."



JOLIES TOILETTES D'AUTOMNE. La robe de droite est en soie blanche avec petits boutons de fleur sur fond gris perle. Le corsage est simple et recouvert d'un riche tulle...

J'assistai comme vous devez bien le deviner, aux funérailles d'Armand Carrel. Il se trouvait environ dix mille citoyens, tous plongés dans la tristesse; et j'oserais même dire qu'une grande moitié verserait des larmes. J'étais placé près de Chateaubriand. Il était trop ému pour pouvoir parler. Le poète du peuple, Béranger, pleurait comme un enfant. Le sensible et généreux Thibodeau, le collègue et l'ami d'Armand Carrel était tellement abattu par la douleur qu'il put à peine articuler ce peu de paroles éloquentes que lui dictaient sa douleur et ses regrets: "Mon cher Carrel", dit-il, "ne te verrai-je donc plus?"

Les restes d'Armand Carrel furent provisoirement inhumés dans le cimetière de Saint-Mandé mais la ville de Rouen qui lui donna naissance le 33 ans, a réclamé ses cendres; et David s'est engagé à faire hommage au lieu natal du défunt d'un buste en marbre qu'enfanta son immense ciseau.

LAUZUN.

Il n'est pas de figure qui incarne davantage le charme, l'impertinence aisée, la grâce, la séduction, que celle du duc de Lauzun, de ce beau duc de Lauzun, qui semble résumer en sa personne toutes les élégances du dix-huitième siècle, qui aime tant et qui fut tant aimé.

Le duc de Lauzun est en vérité, presque extraordinaire entre ces deux périodes de sa vie, le Lauzun d'avant la Révolution et le Lauzun qui, après une lutte de conscience, la servit avec un entier dévouement, en mettant la France avant tout, avant ses amis, ses préférences, les souvenirs du passé.

Le roi était toujours le roi. Contre ses intentions mêmes, c'était toujours pour lui qu'on se battait. Lauzun joua un rôle important dans les opérations de l'armée du Nord, montrant la plus belle énergie et la plus magnifique bravoure dans les moments difficiles, comme la retraite de Quivrain, causée par les dispositions malencontreuses de Dumouriez, cherchant à rejeter la faute sur ses lieutenants; puis il reprit le commandement de l'armée du Rhin, s'occupant à la réorganiser avec une rare activité.

Le roi fut condamné à mort, en effet. Il avait de tout une si grande lassitude qu'il accueillit la mort avec joie, et il fut, devant elle, merveilleusement insouciant, ayant retrouvé, en face de l'échafaud, son impertinence d'autan. On raconte que lorsqu'on l'appela pour monter dans la fatale charrette, il demanda seulement de pouvoir achever les huits qu'il s'était fait apporter. Puis il fit remplir un verre du vin qui arrosait son dernier déjeuner et il l'offrit au bourreau: "Prends ce vin, lui dit-il en souriant, tu dois en avoir besoin, au métier que tu fais!"

PENSEES ET MAXIMES.

Vous n'avez pas aimé de vous l'avez pas que, après la vie, vous allez aimer toujours. "S'éloignent-ils?" (Béranger) bon, l'épre que vous avez aimé sur la terre, est ce qu'il vous ait devancé, soit qu'il vous suive dans la mort. C'est pour cela que l'on dit que l'on ne peut pas mourir deux fois.

CANCER GUÉRI Et la Vie Sauvée

Par un usage persistant de la Salsepareille d'Ayer. "J'ai été affligé pendant des années d'une plaie au genou que plusieurs médecins qui m'ont traité, appelaient un cancer, tout en m'assurant qu'on ne pouvait m'en faire pour me sauver la vie. En dernier ressort, on me conseilla de faire usage de la salsepareille d'Ayer et



la marquise, ayant distingué le bruit d'une voiture, accourait sur le seuil du château, dans l'appréhension d'un nouvel incident. Et elles se dirigèrent très vite vers le kiosque.

Isabelle, qui était descendue de regret de son escarpolette pour venir aux écouttes, pénétra alors brusquement dans le groupe. Et, déclarée comme une gamine à l'école; — Et il aura joliment raison, monsieur votre cousin, de se donner de l'air et de nous débarrasser de lui, après une algarade passable!

hauture vortiginieuses. Mais sa fine oreille lui apportait des bribes de mots, assez pour qu'elle sût tout ce qui se disait. Le marquis, à son tour, croyait devoir excuser les intolérances de langage de sa fille.

Puis il remonta dans sa charrette anglaise, demeurée en face de l'escarpolette. Et, en partant comme en arrivant, il eut le plus joli sourire pour Isabelle.

des yeux et tira la langue. —Ma chérie, commença le marquis, ma petite chérie. —Et il allait la gronder très doucement, parce qu'elle méritait beaucoup de ménagements aujourd'hui, mais la gronder tout de même, parce qu'il ne pouvait plus tolérer qu'elle fit, toujours ainsi la gamine.

la main. —Ah ça! est-ce qu'il va encore nous agacer? s'écriait déjà Isabelle. Le domestique s'avancant et demanda: —M. Jean Rancourt? —C'est moi, mon ami.

ment que possible, et croire à mes sentiments les plus distingués. "COMTE VALADIN." Il a peur! s'écria Robert. La marquise et sa fille aînée, plus modérées, dirent: —Il sent tout simplement qu'il a commis une énorme sottise et essaie de la réparer.

LA DIPLOMATIE DU COMTE VALADIN. Rien ne fut changé ce soir-là, malgré une nouvelle tentative de la comtesse Valadin, sur dispositions prises la veille par son mari. En vain essayait-elle, en sortant de table, de monter, comme d'habitude, dans la chambre du comte, en emportant ses journaux, ses revues économiques.